

**La littérature régionale dans *La Place vide de Solouch* de
Mahmoud Dowlatâbâdi et *Colline* de Jean Giono**

Safoura Tork Ladani (auteur responsable)

Maître-assistante, Université d'Ispahan

Pegah Akhoundian

Étudiante de la maîtrise en langue et littérature françaises, Université
d'Ispahan

Résumé

Non seulement les motifs personnels et intérieurs, mais aussi beaucoup d'éléments relatifs au milieu social et aussi géographique de l'écrivain peuvent définir son style. Autrement dit, aucun écrivain ne peut se passer de l'influence de la nature, du milieu géographique, social, culturel de la région dans laquelle il vit. Dans ce sens, la littérature des provinces ou bien la littérature régionale commence-t-elle à exister dans différents pays. Dans leur œuvre, nombre des écrivains s'occupent des informations sur le climat, la végétation, les mœurs et les coutumes, les traditions, les caractères sociaux mentaux et sur la qualité de la vie des gens de leur région natale. Ils restent fidèles à leur région dans le but de défendre et de nous faire connaître leur culture. C'est le cas de Mahomoud Dowlatâbâdi et Jean Giono. Dans cet article, après avoir donné des explications sur la littérature régionale, ses divisions et son histoire en Iran et aussi en France, nous allons analyser les indices de cette littérature dans *La Place vide de Solouch* de Mahomoud Dowlatâbâdi et *Colline* de Jean Giono.

Les mots-clés: Littérature régionale, *La Place vide de Solouch*, Mahomoud Dowlatâbâdi, *Colline*, Jean Giono.

تاریخ وصول: ۹۳/۸/۱۱ تأیید نهایی: ۹۴/۳/۶

. E-mail : safouraladani@yahoo.com

Introduction

La littérature régionale est une branche de littérature qui étudie une œuvre littéraire du point de vue géographique. En effet, la littérature régionale est un genre littéraire qui décrit les caractères géométriques, culturels, sociaux et économiques d'une certaine région, de telle sorte que ces caractères soient déterminants de différence entre cette région et des autres. (Jafari, 1380, 140). Il y a aussi d'autres idées pour envisager une identité géographique à la littérature régionale et on la divise en deux parties:

La branche physique qui comprend le climat, les plantes, l'espace du sol, et l'ondulation d'une région.

La branche humaine qui comprend les problèmes culturels et sociaux.

Jamâl Mirsâdéghi considère aussi un roman comme régional qui «soit fidèle à ses caractères géographiques et régionaux et qui se concentra sur un territoire particulier.» (Mirsâdéghi, 1360, 445).

Les révolutions de la décennie 1340, comme la Réforme Agraire en Iran, l'occidentalisation, etc. entraînent une nouvelle tendance littéraire appelée la littérature régionale. Certes, avant ses mouvements, il y avait quelques écrivains qui s'occupaient des thèmes rustiques, de la campagne et des paysans dans leurs œuvres, comme *Tasbih Khân* de Jalil-Mohamad Gholizâdé publié en 1309, *La Fille du paysan* de Béhâzin dans la décennie 1320-1330 et *Guilémard* de Bozorg-é Alavi en 1326. Mais après les années 40, la littérature régionale est transformée en un courant régulier. (Mir-Âbédini, 1386, 507). Puis, cette littérature arrive à son apogée avec les écrivains comme Dowlatâbâdi, Gholâm Hossein Sâédi, Ahmad Mahmoud, Monirou Ravânipour et Simin Dânéchvar, dont chacun écrit dans un courant littéraire particulier. La littérature régionale est divisée selon les principes différents, par exemple Mohamad-Ali Sépânlou «distingue les quatre parties de Khouzéstân, Isphahan, Tabriz et Guilân.» (Shiri, 1382, 181). Bien que Ghahramân Shiri distingue les sept groupes d'Azârbâïdjân, Isphahan, Khorâssân, Sud, Nord, Ouest et Centre. (*Ibid.*, 148).

Au XIX^e siècle, le roman est considéré comme un genre sérieux en France, et depuis il prend plus d'ampleur et se développe sous

différentes formes. Aussi la littérature des provinces ou bien la littérature régionale commence-t-elle à exister en France au XIX^e siècle. Parmi la chaîne des écrivains régionaux, on peut citer «Colette, Mauriac, Jacques Chardon, Bosco, André Chamson, Maurice Genevoix, Henri Pourrat, Charles-Ferdinand Ramuz. Et bien sûr les grandes voix de la Provence, Marcel Pagnol et Jean Giono» (Mihut, 1918, 46). Pour J.J. Rousseau, la nature est «l'essentiel de l'existence humaine» (*Ibid.*, 46) et c'est seulement dans la nature que l'homme pourrait être heureux. Sous son influence, les écrivains du XIX^e siècle mettent l'accent sur la nature, la campagne, la vie champêtre et la vie des paysans. Prenons pour l'exemple les romans champêtres de George Sand. Si bien que les *Contes* de Guy de Maupassant et *Les Paysans* de Balzac montrent les différents aspects de la vie rustique et de la société des paysans. A la fin de la deuxième guerre mondiale, ce genre de littérature a connu un certain déclin. Mais, vers les années 60, il s'est revivifié encore par deux auteurs. «Il s'agit de Jean-Pierre Chabrol, archétype de l'auteur paysan, qui remporte un grand succès en 1961 avec *Les Fous de Dieu*; et de Bernard Clavel avec son œuvre intitulée *Le Seigneur du fleuve* exploitant la veine régionale, il peint un monde qui s'est teint pour faire place à notre monde, le monde de la machine. Après *Maltaverne* (1960), *Le Voyage du père* (1965), en 1972 Clavel donna le cycle des *Colonnes du ciel* où il raconte la vie d'un compagnon charpentier en Franche-Comté.» (*Ibid.*, 46-47). En plus, les années 80 marquent le regain de la littérature régionale.

En s'appuyant sur la manière explicative et analytique et sur la tendance comparative, cet article étudie la fidélité de Mahmoud Dowlatâbâdi et de Jean Giono °deux écrivains iranien et français° à une région particulière; et il est à la recherche de répondre à cette question: Quels sont les indices de la littérature régionale dans *La Place vide de Solouch* de Mahomoud Dowlatâbâdi et *Colline* de Jean Giono, et aussi quels sont les objectifs de ces deux écrivains pour naturaliser leur œuvre et utiliser les principes de la littérature régionale? Et enfin est-ce qu'ils ont pu arriver à leur but de donner une image réelle de leur région ou non ?

Dans la suite, cette recherche consiste en une étude des caractères géographiques et naturels comme le climat, les espèces végétales et animales et des caractères géographiques humains y compris:

culturels, sociaux et religieux dans les deux ouvrages cités ci-dessus. D'ailleurs, cette recherche exprime la fonction et l'importance de l'étude de la littérature régionale dans l'œuvre de ces deux écrivains iranien et français: «ces typologies de romans sont dignes d'être étudiés et examinés du point de vue anthropologique et sociologique.» (Mir Âbedini, 1386, 446).

Dans les romans régionaux, les indices biologiques et indigènes ont beaucoup d'influence sur la vie des hommes. En montrant les différents modèles culturels et les caractères indigènes, ils sont comme des encyclopédies complètes, remplies d'informations sur le climat, la végétation, les murs et les coutumes, les traditions, les caractères sociaux et sur la qualité de la vie des gens des villages et des petites villes. (Mir Sâdeghi, 1381, 329).

Ces deux écrivains s'occupent de décrire une région particulière dans leur roman, mais cette appartenance à cette région particulière est issue de la réalité et de la coexistence de ces deux romanciers avec les gens de la région citée, de telle sorte que Dowlatâbâdi lui-même fait allusion à ce point. (Chéheltane et Faryâd, 1368, 137). Ces caractères notamment culturels et sociaux proclament aussi une sorte de retour vers les valeurs traditionnelles et indigènes qui sont changées dans le monde moderne.

Esquisse représentative de *La Place vide de Solouch*

La première partie de la vie professionnelle de Mahmoud Dowlatâbâdi est attachée à son roman monumental intitulé *Kalidar* par *La place vide de Solouch* qui est son premier roman. (Shahparerad, 2004, 137). L'histoire de *La Place vide de Solouch* se déroule dans un village pauvre et désertique, à Zamindj, et au moment de la Réforme Agraire en Iran (1960-1970). Les personnages principaux du roman sont Morgân, Abâs, Ebroa, Hâjar, Aliganâv et Solouch qui est un personnage caché dans l'histoire. En souffrant de la pauvreté et du chômage, Solouch, père de la famille, s'enfuit et quitte sa maison et aussi sa famille à jamais. Alors, Morgân, mère de la famille, est obligée de supporter le lourd poids des responsabilités de la famille. Pour cela, elle fait tout son possible et résiste devant tous les problèmes de la vie. Tous les membres de la famille cherchent à gagner de l'argent afin de continuer la vie. Le fils aîné de la famille

qui garde les chameaux de Sardâr, tombe dans un puits et il y reste toute la nuit avec quelques serpents. Donc, tous ses cheveux deviennent blancs et il devient fou. Travaillant dans la maison des villageois, Morgân est violée par Sardâr. En outre, quand les chefs du village veulent acheter les terres des pauvres, elle se met à protester. A cause de la pauvreté, la fille de la famille, Hâdjar, se marie avec Aliganav. Morgân et Ebroa décident d'aller chercher Solouch. Mais, quand ils veulent partir, Solouch rentre à la maison et l'histoire se termine.

«Pauvreté, injustice, infraction aux droits de la femme, tromper les villageois par le plan de la Réforme Agraire [...] constituent les thèmes essentiels de ce roman.» (Nasr-é Esfahâni et Chami, 1388, 190). C'est ce qui montre les problèmes majeurs de la société iranienne à l'époque. Même le titre est une sorte de représentation des ces difficultés qui se répète et il est «présent au début et au cours du récit qu'il inaugure.» (Duchet, 2001, 52).

En effet, ce titre est omniprésent tout au long de l'histoire. Il annonce, explique, résume le contenu du roman et il en oriente la lecture: «Les événements de *La Place vide de Solouch* se déroulent autour de l'absence et la disparition de ce dernier.» (Salimikouchi, 2012, 67)

Colline est le premier roman de la trilogie de *Pan: Colline* (1929), *Un de Baumugnes* (1929) et *Regain* (1930). Dans cette trilogie, Jean Giono célèbre le pays de sa naissance. L'action se déroule dans un hameau qui s'appelle les Bastides Blanches. Ce village est situé sur le flanc d'une colline dans les monts de Luberon. Gondran, Arbaud, Maurras, Jaume, leur famille et Gagou y vivent. Janet est le plus vieux des Bastides Blanches. Ayant toujours regardé et écouté la nature, il apprend beaucoup de choses et il «voit plus loin que les autres» (Giono, 1929, 62). Au début de l'histoire, il devient paralysé et commence à dire les choses bizarres et peu compréhensibles. Selon lui, la nature peut se révéler tantôt généreuse tantôt cruelle envers les hommes. En effet, pour Janet qui est le porte-parole de l'auteur, si on ne respecte pas les règles de la nature, on provoque la vengeance des forces latentes de la nature. (Shokrian, 1994, 17). Ce qui finit par faire peur aux gens des Bastides. Un jour, en travaillant sur un champ,

Gondran tue un lézard par sa bêche. Soudain, il se souvient des paroles de Janet et il devient inquiet. Il pense que la nature est prête à se venger. Après cet événement, tout commence à aller mal. La fontaine du village se tarit, une petite fille tombe malade et un incendie éclate. Janet est considéré comme la source de ces malheurs. Alors les villageois décident de le tuer pour mettre fin à ces catastrophes. Mais, au dernier moment Janet est mort lui-même. Puis, tout rentre dans l'ordre. À la fin de l'histoire, Jaume tue un sanglier et partage la viande de l'animal. Il pend la peau du sanglier à la branche de l'arbre et l'histoire se clôt par le sang qui dégoutte du cadavre de l'animal.

Pour une analyse du titre de ce roman, on peut dire que Giono choisit même un nom naturel pour son ouvrage. En effet, la nature joue un rôle très important dès le début du roman et elle forme le cadre dans lequel l'action se déroule. Selon Giono, la nature est sûrement plus forte et plus puissante que les hommes. C'est pourquoi il donne un nom issu de la nature à son livre:

«Je sais bien qu'on ne peut guère concevoir un roman sans l'homme, puisqu'il y en a dans le monde. Ce qu'il faudrait c'est de le mettre à sa place, de ne pas en faire le centre de tout, être assez humble pour se percevoir qu'une montagne existe non seulement comme hauteur et largeur mais comme poids [...] Un fleuve est un personnage, avec ses rages et ses amours, sa force [...] Les rivières, les sources sont des personnages [...] Tout ça n'est pas un simple spectacle pour nos yeux. C'est une société d'êtres vivants.» (Giono, 1971, 536).

Indices climatiques chez Dowlatâbâdi et Giono

En tant que grand romancier régional, Dowlatâbâdi, reflète la géographie naturelle et climatique de Sabzévâr et ses villages dans tout le roman *La Place vide de Solouch* :

Il dessine bien le froid noir et nuageux de Sabzévâr et le désert de ses alentours: «Le froid! Toujours il se refroidissait. Un froid noir et incessant. Mais maintenant, il neige soudainement! Ce soir la neige avait tombée à gros flocon.» (Dowlatâbâdi, 1372, 97).

Une froidure très grave et agaçante qui exerce une mauvaise influence sur le peuple. «C'était seulement le froid de loup, insistant

et continu, qui remplissait les ruelles sinueuses de Zamindj.» (*Ibid.*, 7). Un peuple qui est prisonnier de cette ambiance : «Où vas-tu? On ne peut pas sillonner la terre glacée! Laisse le soleil de se lever» (*Ibid.*, 17).

Il fait aussi allusion à la sécheresse et au manque de l'eau dans cette région, les cyclones et aussi la chaleur désertique et il parle des déserts secs qui ont une chaleur intense et brûlante et des cyclones, et qui ont accès à l'eau seulement à travers les canaux souterrains: «Bon! Si cette terre avait de l'eau, elle n'aurait pas tellement soif, si elle avait de l'eau son canal souterrain ne se puisait pas chaque jour.» (*Ibid.*, 318).

Il était au milieu. Au milieu d'un cyclone dont le sifflement se entendait encore et la poussière était encore sur les visages.» (*Ibid.*, 354).

«Quelque chose comme parcourir le col nuageux d'une montagne en hiver où il y a des péagers ou parcourir le désert sous la chaleur pleine de la lumière du soleil des étés.» (*Ibid.*, 316).

En tant qu'écrivain régional, Giono montre aussi les indices climatiques dans son roman. À travers son œuvre, il nous fait connaître une région piémontaise, c'est-à-dire les Bastides Blanches. C'est un village avec un climat tempéré pendant l'été. La brume, la pluie et en particulier le vent se font jour très souvent. Grâce à un langage poétique, Giono décrit le climat des Bastides Blanches. Il a recours à de nombreuses comparaisons et donc, il crée les scènes merveilleuses dont tous les éléments sont empruntés de la nature et aussi du beau climat du village. Il décrit ces paysages: «Quand le vent vient du sud [...] que le temps est à la pluie.» (Giono, 1929, 16), et continue dans une autre page : «Tout le jour, le fleuve du vent se situe dans les cuvettes de la Drôme.» (*Ibid.*, 28).

Mais ces descriptions couvrent de différents aspects de la nature et ces indices montrent bien la sensibilité de l'écrivain par rapport aux événements naturels qui se passe autour de lui :

«Deux jours et deux nuits le vent a soufflé. Il était chargé de nuages; maintenant il pleut. Le barrage qui bouchait les débâcles du fleuve se sont levés [...] Il pleut. Une petite pluie rageuse, irritée puis apaisée sans motif, lardée des flèches du soleil, battue par la rude main du vent, mais têtue.» (*Ibid.*, 36).

En effet, l'importance du vent est omniprésente dans ce roman. Si bien que l'un des buts de l'histoire, Giono dit que les Bastides Blanches sont « [...] le pays du vent [...] » (*Ibid.*, 9) ou bien sont « La terre du vent. » (*Ibid.*, 10).

Pour expliquer la ressemblance entre ces deux écrivains, il faut faire attention à ce point que les caractères climatiques chez Dowlatâbâdi et Giono sont issus des reflets des paysages de leurs alentours. Les différences se manifestent dans les phénomènes et des éléments indigènes qui sont utilisés, du point de vue du contenu, pour la naturalisation des deux œuvres. Avec cette différence que Dowlatâbâdi s'occupe de décrire le climat désertique et sec de Sabzévâr, mais les tableaux que Giono nous propose, sont d'un climat tempéré, et de beaux paysages des Bastides Blanches.

Indices du biome chez Dowlatâbâdi et Giono

Les espèces végétales et animales constituent également les caractéristiques de la littérature régionale. En effet, chaque écrivain régional montre ces deux éléments concernant une région particulière. Puisque Dowlatâbâdi, écrivain des œuvres régionales, reste fidèle à la région de Sabzévâr, à son climat et aussi à ses paysages, il fait donc allusion au biome de cette région, c'est-à-dire aux espèces végétales et animales de Sabzévâr.

Certains animaux comme la gazelle, la chèvre, le serpent, la tortue, le corbeau, le loup, le vautour, le guépard et le chameau sont énumérés dans ce roman. Dowlatâbâdi cite ainsi les noms des animaux de la région en question dans le but de naturaliser leurs œuvres :

« On dirait que les corbeaux existent pour survoler dans la neige : pourquoi les corbeaux paraissent tellement tôt après la neige? » (Dowlatâbâdi, 1372, 107).

« La r̄serve de l'œau du chameau, bien sûr, lui donnait telle capacité de remplir son grand estomac de cette herbe. » (*Ibid.*, 248).

« Si Solouch serait succombé dans la neige et le froid? Si les loups l'auraient entouré? Si un groupe des vautours auraient survolé sur sa tête? » (*Ibid.*, 150).

De plus, cet auteur fait attention à la flore et aussi aux produits agricoles comme le coton, la pistache, le blé, l'orge, les arbustes

Shour et la pastèque pour donner une couleur locale à son roman. De sorte que au cours de l'histoire, on peut connaître beaucoup d'informations sur la région de Sabzvar :

«Tous les jours, je me sème de ces quatre arbustes de Biach.» (*Ibid.*, 210).

«Le désert sauf quelques parties, était couvert des arbustes Shour. Shour. Seulement le chameau pouvait manger un arbuste frais de ce genre.» (*Ibid.*, 248).

«J'avais pensé que Mirzâ-Hassan cultive le blé sauf la pistache et le coton.» (*Ibid.*, 350).

Giono indique comme Dowlatâbâdi les espèces végétales et animales qui se trouvent dans le village des Bastides Blanches. L'image de certains animaux comme le serpent, le vautour, le sanglier, l'écureuil, le crapaud, le lièvre, la pie, la chouette, le rossignol, etc. existent dans l'œuvre de Giono. Tous ces animaux correspondent à une région piémontaise comme les Bastides Blanche et aussi à son climat. Cela fait de *Colline* un roman régional et indigène et permet de construire une image vivante de cette région :

«La laie gronde sous les genévriers; les sangliers, la bouche pleine de lait, pointent l'oreille vers les grands arbres qui gesticulent [...] Le sanglier solitaire hume vers les fermes.» (Giono, 1929, 10).

«Des vautours gris la hantent.» (*Ibid.*, 11).

«[...] mais qui chasse les pies et indique, à ceux qui savent le gîte cache des lièvres.» (*Ibid.*, 17).

«Le lièvre est bon [...]» (*Ibid.*, 19).

«Là, sous la chaise, tout à l'heure, j'en ai jeté trois : un petit tout vert, un serpent d'herbe [...]» (*Ibid.*, 34).

«Il y a sous la table un serpent épais comme le pouce et qui dort plié en S.» (*Ibid.*, 35).

«Le crapaud qui a fait sa maison dans le saule est sorti.» (*Ibid.*, 41).

«Nous deux, avec le crapaud, ça est bien allé jusqu'à Saint-Michel [...] Le crapaud a mis ses pattes sur mes pieds.» (*Ibid.*, 42).

«Seul, un petit écureuil indécis, brusque et faraud, a traversé le pont romain en griffant le grès.» (*Ibid.*, 58).

«[...] jusqu'où les chouettes perdent le souffle.» (*Ibid.*, 54).

«Il endormait les serpents, il connaît le goût de tout un tas de viandes: du renard, du blaireau, du lézard, de la pie...» (*Ibid.*, 63).

«Un rossignol chante.» (*Ibid.*, 89).

La végétation présentée dans *Colline de Giono* est aussi celle des Bastides Blanches. Prenons pour l'exemple l'olivier, le sainfoin, le bouleau, la sauge, la vigne, le laurier, l'oreille, l'aubépine, le lierre, la clématite, le figuier et surtout le chêne. Certains noms cités sont les noms locaux que les habitants du village donnent eux-mêmes aux plantes. Ce qui met l'accent sur l'aspect régional de l'œuvre: «Le sainfoin fleuri saigne dessous les oliviers. Les avettes dansent autour des bouleaux gluants de sève douce.» (*Ibid.*, 11). Il continue: «Ils tournent tout le jour dans l'air du ciel, pareils à des feuilles de sauge.» (*Ibid.*, 12).

Comme un spécialiste des végétations, Giono fait entrer ces indices dans son roman pour bien colorer ses descriptions et enrichir l'aspect représentatif de son œuvre: «Le lavoir est sous le grand chêne. [...] avec des branches de laurier. Comme Aphrodis Arbaud qui a détesté cette vieille pierre en arrachant un olivier. [...] Une vigne vierge embroussaille celle de Jaume [...]» (*Ibid.*, 13). ou dans un autre passage il écrit: «Gagou a dressé sa cabane dans les orties.» (*Ibid.*, 15).

«[...] il guette le tournant des Ponches, en bas, dans les aubépines: c'est là qu'il verra le mieux.» (*Ibid.*, 20).

En somme, tous les deux écrivains en mentionnant le biome, contribuent et aussi soutiennent l'environnement et le milieu de la vie. Il semble qu'ils sont ennuyés et fatigués de la société et des hommes et ils attachent le cœur plutôt au milieu et aux espèces végétales et animales. En effet, dans la société qu'ils vivent, les valeurs morales et humaines se pâlisent chaque jour et les caractéristiques comme la fidélité et l'innocence se voient dans les animaux et peut-être c'est le signe de la déshérence de l'écrivain face à la société.

L'autre point à souligner est que Dowlatâbâdi et Giono ont recours à deux manières pour peindre le biome des deux régions en question, surtout en ce qui concerne les espèces animales: l'une directe et l'autre indirecte.

1. La façon directe consiste à évoquer directement et explicitement la végétation ou les animaux. Tous les exemples ci-dessus appartiennent à cette espèce.

2. Dans la deuxième façon, l'auteur utilise des comparaisons pour parler indirectement; il inspire indirectement des espèces végétales et animales pour construire l'un des parties de ces comparaisons et celles peuvent bien introduire l'espace, le fond et le vrai endroit du déroulement des événements de l'histoire et représentent implicitement le milieu de la vie de l'écrivain.» (Nouri et Gharékhâni, 1390, 180). De plus, un autre objectif de l'écrivain, c'est de engendrer un état indigène et de donner la couleur locale à l'atmosphère, à la scène, aux personnages et aux autres éléments de son histoire.» (*Ibid.*, 179). Par exemple:

«Cependant, comme une gazelle, il allait au dos courbé d'une branche à l'autre et d'une racine à l'autre.» (Dowlatabâdi, 1372, 36).

Surtout, on voit beaucoup de ces comparaisons dans *Colline* de Giono:

«Pour l'heure elle (la colline) est couchée, comme un bœuf dans les herbes et seul le dos paraît.» (Giono, 1929, 35).

«L'ide monte en lui, comme un orage.» (*Ibid.*, 54).

«L'ondulation des collines roule lentement sur l'horizon ses anneaux de serpents.» (*Ibid.*, 55).

«Il s'est avancé sur la place, du côté des femmes, les bras ballants, la tête en avant comme une marmotte qui danse.» (*Ibid.*, 72-73).

«Elle (la canalisation de fer) est allongée sur la colline comme un grand serpent pustuleux.» (*Ibid.*, 77).

Considérant l'homme comme un être naturel, les descriptions de Giono font appel à la nature. Le personnage de Janet traduit bien ce fait: «Janet est étendu sous ses draps, raide et droit. [...] Vers la poitrine son halètement d'oiseau palpite.» (*Ibid.*, 30).

Indices culturels chez Dowlatabâdi et Giono

Le langage et les mots locaux:

Dans son roman, Dowlatabâdi invente une forme d'écriture en utilisant le langage propre à la région de Sabzévâr. Beaucoup de mots du roman ont une couleur locale et sont le reflet du langage des hommes de Sabzévâr :

«Il est assis contre le vent dans l'lgar¹ et il s'est replié.» (Dowlatabâdi, 1372, 78).

«Comme toutes les nuits, les lits doivent être autour le fer blanc comportant du khozhir².» (*Ibid.*, 75).

«Mon âne est atteint de dalâgh³. Les poils de son corps sont dressés et il tremble continuellement.» (*Ibid.*, 145).

«Dis qu'il m'apporte la pince à courte branche qui est dans le parkhou⁴.» (*Ibid.*, 28).

Tout au long du roman *Colline*, l'utilisation des mots et des expressions fréquents dans le langage provincial, situe ce roman dans le groupe des romans régionaux:

«Les avettes⁵ dansent autour des bouleaux gluants de sève douce.» (Giono, 1929, 9).

«[...] les sangliots⁶, la bouche pleine de lait, pointent la queue vers les grands arbres qui gesticulent.» (*Ibid.*, 10).

«Contre sa peau balotte⁷ la douce fraîcheur de l'eau.» (*Ibid.*, 11).

«Une ficelle serrait ses brailles⁸.» (*Ibid.*, 14).

«Il arrange la table avec le pied, pose la fourgoue⁹, les verres puis, avec précaution, la bouteille.» (*Ibid.*, 20).

«Je passe mon fusil, doucement par le gachon¹⁰, et je guette.» (*Ibid.*, 59).

Comme on a déjà dit, les habitants du village des Bastides Blanches consacrent des noms particuliers aux plantes qui y existent. Alors, ces mots deviennent locaux, si bien qu'ils ne sont utilisés que dans cette région. Par exemple: «Ponches, en bas, dans les aubépines: c'est là qu'il va le mieux.» (*Ibid.*, 21).

Ou bien, on peut trouver ces mots locaux quand les villageois s'adressent aux autres. Par exemple, Gondran dit à sa femme Gritte au lieu de Marguerite: «Gritte, il est là, crie-t-il vers la cuisine.» (*Ibid.*, 21). Ou «Gritte, de la...» (*Ibid.*, 84). Ou bien «Gritte, ferme les volets.» (*Ibid.*, 188).

Donc, tout en écrivant leur roman en langage courant, ces deux écrivains profitent des mots et des expressions locaux afin de peindre les faits et les personnages. C'est un moyen de défendre et aussi de nous faire connaître leur propre culture.

Les convictions et les coutumes:

Dans *La Place vide de Solouch*, les convictions du peuple ont une place essentielle et sont reflétées au cours de l'histoire. Certes, ces

convictions correspondent au climat, à la culture et à la société d'une région particulière. Autrement dit, elles se différencient d'une région à l'autre :

«Papa! Est-ce qu'aujourd'hui le soleil ne se lève pas? Hâdj Sâlm a dit: bête, reste silencieux. Ne blasphème pas! Dieu se mettra en colère. Un peu doucement.» (Dowlatâbâi, 1372, 22).

«Il a dit: il y a des taches sur ton visage. Hâdjar a dit d'une voix brisée: Certains voisins disent que les taches sont un signe de la fille» (*Ibid.*, 382).

Les murs et les coutumes ont également une place remarquable dans le roman de Dowlatâbâdi. Les bonnes traditions admirées comme lire le Shâhnâmeh, le glanage des filles, donner des étrennes aux enfants, etc. qui montrent la culture riche de Khorâssân et qui sont comme souvenir de ses jours glorieux:

«Hâdj Sâlem mettait un grand manuscrit de Shâhnâmeh sous les bras, allait au pied du mur de la mosquée, s'appuyait sa canne difformée sur le mur de la mosquée et lisait le Shâhnâmeh pour les gens de Zamindj.» (*Ibid.*, 81).

«Aliganâv a jeté un regard pour trouver le tombeau de son père. C'était une tradition qu'on enterrait les membres des familles l'un à côté de l'autre.» (*Ibid.*, 155).

«Le jour de la fête du Nouvel an, il se levait du bon matin et allait chez le père pour recevoir une monnaie d'étrennes.» (*Ibid.*, 236).

Marquant les indices culturels comme le langage local, les convictions et les coutumes, Dowlatâbâdi propose une sorte de retour vers les origines indigènes et culturelle issue de Khorâssân et de son passé. La culture qui a changée dans le nouveau monde et se met à disparaître. Ce qui nous fait découvrir le désaccord des traditions indigènes, locales et régionales avec la vie moderne. (Nasr-é Esfahâni et Shami, 1388, 166).

Giono présente également les convictions du village des Bastides Blanches. Ces convictions sont l'héritier de leurs ancêtres et certaines d'elles ont les tendances religieuses. Elles montrent la profondeur des croyances des gens et l'influence de ces opinions et de ces pensées sur la vie des hommes:

Quand Giono décrit les familles des Bastides, il dit: «Ils sont donc douze, plus Gagou qui fait le mauvais compte.» (Giono, 1929, 12). Alors, les gens des Bastides Blanches pensent que treize est un chiffre néfaste qui porte le malheur.

En outre, pour les villageois, le chat noir est aussi porteur du malheur. En effet, l'apparition du chat noir est toujours liée à un événement tragique. Par exemple, lors du tremblement de terre de 1970, ou au moment où le père de Maurras a été tué par la foudre ou lors des autres événements catastrophiques, le chat noir s'était manifesté quelques jours auparavant :

«Pour le tremblement de terre de 1970, dit-il après, c'était un jeudi, le lundi d'avant, à l'apparition des perdreaux, j'avais vu le chat. [...] Quand la foudre tua ton père, Maurras, dans la cahute des charbonniers, j'avais vu le chat deux jours avant.» (*Ibid.*, 61).

En bref, comme le personnage Jaume dit dans le roman: «Chaque fois qu'il paraît, c'est deux jours avant une colère de la terre.» (*Ibid.*, 61).

D'ailleurs, Giono parle des coutumes qui existent dans le village des Bastides Blanches. Par exemple, les villageois sacrifient un sanglier et en partagent la viande pour mettre fin aux malheurs et se garantir. D'après eux, verser le sang peut entraîner une vie sans danger, mais pour une période limitée. Donc, on doit le répéter tout le temps:

«On l'a écorché tout chaud, et l'on se partage la viande à pleines mains.» (*Ibid.*, 198).

On peut aussi faire allusion à la coopération des villageois dans les circonstances difficiles et accablantes. Quand la fontaine se tarit, tous les hommes du village cherchent à trouver de l'eau avec l'autre. Ou bien lors de l'inondation, tous luttent contre l'inondation pour éteindre le feu. Même Gagou est mort dans le feu.

Indices sociaux chez Dowlatâbâdi et Giono

L'un des caractéristiques importantes de la littérature régionale consiste à parler des problèmes sociaux-économiques et aussi de la classe sociale qui est bien traitée par Dowlatâbâdi. Dans son roman, il parle de la souffrance et de la difficulté de la vie des villageois. «Le monde historique de Dowlatâbâdi est un monde spécial comme celui

de tous les villageois connus; c'est un monde qui concerne les maîtres oppresseurs et le village et les villageois, les prolétaires, les laborieux et les rebelles, les hommes liges et les locataires, les opprimés qui habitent aux villages, aux hameaux, aux cités». (Mir-Sâdéghi, 1381, 334).

Dowlatabadi parle de l'ingratitude, du manque des moyens, de l'équipement et de la difficulté de vivre. Il nous dessine un monde dont les gens doivent travailler du matin au soir dans les situations les plus difficiles, dans le froid noir et la chaleur instant du désert pour qu'ils puissent trouver un morceau du pain et continuer leur vie dure. Il exprime des travaux traditionnels comme: puisatier, colportage, construire des fours, nettoyer les limons des canaux souterrains et être un berger:

«Abass a dit en riant : Aligan a trouvé un travail. Être un chamelier. Chez le cousin de son père.» (Dowlatabadi, 1372, 179).

«Si on ne considère pas les travaux saisonniers et désertiques, Ebroa avait entendu qu'il y a des années que les hommes et les jeunes de Zamindj allaient pour travail journalier et s'occupaient de construire des parcours et des chemins» (*Ibid.*, 149).

La pauvreté est l'un des sujets remarquables dans le roman de Dowlatabadi qui se voit nettement dans quelques scènes: «La scène la plus jolie de la pauvreté concerne le temps où Morgân est en train de rapetisser sa robe pour la cérémonie de mariage de Hâdjar» (Mir-Abédini, 1386, 867).

Dowlatabadi fait allusion à la pauvreté, à la faim, à la basse classe sociale de la plupart des villageois. Il déclare aussi la confrontation entre le système traditionnel et la loi du développement et de l'évolution. Les travaux traditionnels opposants à la Révolution Blanche et au nouvel ordre, ne peuvent plus répondre aux besoins du nouveau système et le résultat n'est que la pauvreté, la mendicité et la migration saisonnière pour trouver l'emploi. «Dowlatabadi raconte le destin d'une société traditionnelle qui est placée à la pente de la chute. Le dernier ordre n'est plus efficace -comme Solouch dont l'art [construire des fours] n'est plus valable-. Le nouveau système ne se relève pas des réalités et des besoins de la société (Mir-Abédini, 1383, 868). Le villageois traite ces problèmes partout dans l'histoire:

«Avant que l'ancien Moulin se soit ruiné, le moulin à moteur se fut trouvé dans le village Bid, situé en haut de Zamindj. C'est pourquoi la porte de l'ancien moulin de Shourâb a fermé.» (Dolatâbâdi, 1372, 299). La description donnée des personnages dans ce roman montre bien combien l'auteur a été attentif envers cette ambiance de pauvreté. Il écrit : «Hâdj Sâlem et Moslém -père et frère de Mosléméh° vivaient derrière la maison du chef du village intitulé Nowrouz, dans une écurie ruinée et sans plafond et ils prenaient leur pain des autres.» (*Ibid.*, 8). Cette pauvreté se manifeste aussi dans une autre séance : «Morgân baissait la tête. Elle ne voulait pas regarder le pain et les mains poilus du chef du village. On dirait que le pain voudrait la prendre.» (*Ibid.*, 19).

Dolatâbâdi critique les politiques de l'agriculture qui entraînent l'émigration de celle-ci, l'émigration des villageois, leur chômage et leur corvée. Les exemples qu'on rencontre beaucoup dans le roman :

«Notre part était déjà la fourberie et on la continuera aussi. Avant ça, nous moissonnions et nous gagnions de l'argent.» (*Ibid.*, 351).

«Dans ces jours, il n'est pas très économique de la cultiver de la terre et du blé, a dit Mirzâ, le gouvernement les importe beaucoup.» (*Ibid.*, 351).

«Tous les propriétaires, heureux et malheureux, avaient vendu tout et étaient allés à la ville. Les nomades et les paysans avaient aussi connu le chemin de la ville.» (*Ibid.*, 320).

Colline de Giono nous donne l'image d'un petit village qui n'a aucun rapport avec la ville et les autres gens. Dans cette perspective, les habitants du village sont plusieurs hommes incultes qui croient profondément aux superstitions courantes. Dans tout le roman, on est témoin des superstitions des villageois. On peut faire allusion à la scène où l'on connaît Janet comme responsable des malheurs qui apparaissent :

«Il y a Janet. Ce n'est pas pour toi que je dis ça, mais c'est par lui que tout a commencé.» (Giono, 1929, 62). Ou dans un autre passage il écrit : «De tout sûr il est dans l'affaire. Il a toujours été très près de la terre, plus que nous.» (*Ibid.*, 63).

Et puis, ils décident de tuer Janet pour faire retourner le calme au village :

«Il faut le tuer, c'est le seul moyen.» (*Ibid.*, 182).

Les superstitions arrivent à leur apogée dans la scène où tout rentre dans l'ordre après la mort de Janet. En effet, quand Janet mort, les villageois entendent un bruit. Ils sortent de la maison et ils voient que «La fontaine coule.» (*Ibid.*, 189).

D'ailleurs, on peut dire que ce roman met la nature face à la société ou bien face à la culture. Selon Giono, on ne doit pas nuire à la nature sous prétexte du progrès et de l'industrialisation. Si on ne respecte pas la nature et ses règles, elle se venge par toute sa force. Tout comme *Colline* qui est le récit d'un hameau qui doit expier les crimes que les hommes ont commis contre la terre. Cette dernière est conçue par Giono comme une personne, non seulement vivante, mais sensible.

En ce qui concerne la source économique du village des Bastides Blanches, les villageois sont agriculteurs et ils travaillent sur les champs, en particulier les champs du blé :

«Il s'est mis au travail. Et leacier de sa bêche a chanté dans les pierres.» (*Ibid.*, 49). Les indices qui montrent la profession des villageois se manifestent sous diverses phrases, ce qui montre l'importance de l'agriculture dans cette région :

«Pour la première fois, il pense, tout en bêchant.» (*Ibid.*, 52).

Conclusion

Dowlatabâdi et Giono qui possèdent une place particulière dans les littératures persane et française, sont fidèles dans leurs œuvres à une région spécifique. Dowlatabâdi dans la région de Khorâssân et Giono en France sont connus comme les grands romanciers régionaux. Les facteurs naturels et humains d'une région particulière ou autrement dit la naturalisation se manifestent dans les romans des auteurs en question. Cela relève de la coexistence des auteurs avec les gens de cette région, y passer une part de leur vie, et montrer l'influence de leur milieu sur eux. Cette influence va jusqu'au point où on peut la découvrir même dans le langage, dans les mots et les expressions utilisés, et aussi dans l'usage de quelques images comme la comparaison. Pour bien déclarer les indices naturels, tous les deux écrivains profitent d'une dénonciation directe et habituelle, mais parfois ils font appel aux comparaisons climatiques dont l'un de leur caractères est un élément naturel. Les indices de la littérature régionale dépendent

du genre des phénomènes et des facteurs indigènes qui sont différents selon les diverses régions. C'est ce qui se pare le roman *La Place vide de Solouch* du roman *Colline*. Car Dowlatâbâdi montre la région de Sabzévâr. Bien que Giono parle des Bastides Blanches.

Les autres points communs entre ces deux écrivains, c'est leur but de naturaliser la culture. Ils nous présentent l'idée du retour aux cultures originelles et indigènes et de résister devant l'invasion culturelle. En effet, leur roman est un moyen de défendre leur culture et aussi la nature par rapport au nouveau temps, par rapport à une société artificielle. C'est également un moyen de communiquer et de transmettre leurs expériences aux autres. Mais, on peut dire que cet objectif culturel est plus important et plus marquant chez Dowlatâbâdi. De plus, les deux auteurs énoncent aussi les indices sociaux dans le but d'exprimer les sources économiques et la classe sociale des habitants de chaque région, et de traiter les problèmes courants de la région dans leur roman. Chez Dowlatâbâdi, ces problèmes sont la pauvreté, le chômage, être sans un abri et aussi il parle des problèmes issus de la Réforme Agraire. Dans ce sens, il critique la politique des gouverneurs du temps qui en appliquant les fausses manières politiques entraînent les problèmes plus graves et aussi il défend les droits des hommes devant les féodalismes politiques et économiques. Donc on peut constater que l'ambiance décrite par Dowlatâbâdi a une couleur très sombre et bien inquiétante et donne au lecteur un sentiment de la désespérance par rapport à tout ce qui est analysé dans ce roman mais chez Giono cette description est différente. On a vu que l'objectif de Giono consiste en défendre la nature et de l'environnement. Il nous conseille de respecter les lois de la nature et de ne pas bouleverser la balance écologique. Car à défaut de ce respect, nous verrons la colère, la haine et la vengeance de la nature et de Pan, dieu de la nature. Mais l'image donnée n'est pas inquiétante et amère.

Notes

1. Un creux situé entre les deux toits.
2. Le charbon.
3. C est une maladie.
4. Une partie de la maison comme un grenier.

5. Les abeilles.
6. Les enfants d'un sanglier.
7. Frappe.
8. Quelque chose comme une ceinture.
9. Le pichet, la carafe.
10. Un poste d'affût.

Bibliographie

- CHEHELTAN Amirhossein, Fereidon Faryad, *nous sommes aussi du peuple (Interview avec Mahmood Dolatabadi)*, la première édition, Nashr Parsi, Téhéran, 1368/1989.
- DOWLATABADI Mahmood, *La place vide de Solouch*, la première édition, Nashr Cheshme et Nashr Parsi, Téhéran, 1372/1993.
- DUCHET Claude, *Éléments de la titrologie romanesque*, Broché, Paris, 2001.
- GHAREKHANI Ali, Ali Nouri, «Comparaisons locales du Sud et du Nord-fiction iranienne» in *Revue la recherche sur la littérature mystique (Gawhar Guya)*, N4, pp175-195, 1390/2011.
- GIONO Jean, *Colline*, Gallimard, Paris, 1929.
- GIONO Jean, *Solitude de la Pitié*, Gallimard, Paris, 1971.
- JAFARIGHANAVATI Mohammad, «la littérature régionale» in *Livre du mois de la littérature et de la philosophie*, N 6, pp 140-145, 1380/2001.
- KHODADOUST Ebrahim, «Histoires locales dans le climat vert du Nord» in *Revue Littérature de la fiction*, la première année, N 58, pp38-41,1380/2001.
- MIHUT Silvia, «Qu'est-ce que la littérature française régionale? (Des écrivains du sud-ouest de la France)» in université Alba Iulia, 1918.
- MIR-ABEDINI Hassan, *Cent ans d'écriture du récit*, Volume III, IV, Cheshmeh, Téhéran, 1386/2007.

- MIRSADEGHI Jamal, *Contes, nouvelles, romans, l'étude et la compréhension de la littérature et de la fiction contemporaines de l'Iran*, Entesharat Aghah, Téhéran, 1360/1981.
- MIRSADEGHI Jamal, «Romanciers célèbres de l'Iran contemporaine» in *Revue de trente et un auteur*, Eshareh, Téhéran, 1381/2002.
- NASRESFAHANI Mohammadreza, Milad Shamei, «La critique sociologique du roman *La place vide de Solouch* écrit par Mahmoud Dolatabadi» in *Trimestriel de la sociologie appliquée*, N36, PP. 151-168, 1388/2009.
- NASRESFAHANI Mohammadreza, Milad Shamei, «La stylistique du roman *La place vide de Solouch* écrit par Mahmoud Dolatabadi» in *Recherche de la langue et de la littérature Persane*, N13, P20, 1388/2009.
- SALIMIKOUCHI Ebrahim, «Quand le paratexte devient complémentaire du sens, Cas d'étude: *La Place vide de Solouch*» in *Revue des études de la langue française*. N 6. Printemps-été 2012. pp 65-73, 1391/ 2012.
- SHIRI Ghahraman, «Une introduction sur les écoles de la rédaction du récit dans la littérature contemporaine de l'Iran» in *Revue trimestrielle de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines (TABRIZ)*, N189, p 147. 1382/ 2003.
- SHOKRIAN Mohammad Javad, «La cruauté dans l'œuvre de Jean Giono avant 1939», projet de recherche présenté en vue du D. E. A. Textes et langues option littérature moderne et comparative, Université de Limoges, faculté des lettres et des sciences humaines, 1994.